

et dans la solitude il repasse avec une douce mélancolie les souvenirs tristes. Tout cela c'est la religion du souvenir.

Aujourd'hui, 13 septembre, assistant à Lachenaie au service anniversaire de Mme Labelle, décédée à St-Jérôme l'année dernière, en juillet, je ne puis m'empêcher de revenir sur les jours écoulés, et de suite je me reporte à cette première semaine de janvier 1891, lorsque, au milieu de ces fêtes qui appellent tout le monde à la joie, une nouvelle tombait sur nous soudaine, funèbre : le curé Labelle venait de mourir loin de sa paroisse, loin de sa mère, dans le vieux Québec.

Mon imagination se représente le convoi qui apportait la dépouille mortelle et se dirigeait vers ce Nord dont le bon curé avait été proclamé le roi. Mort, il allait encore sur cette voie ferrée qu'il avait construite au prix de tant de labeurs, qu'il avait parconrue tant de fois dans ses courses multiples.

Aucun lien du sang ne m'attachait à Mgr Labelle. Plus jeune, je ne saurais me vanter d'avoir été son ami intime ; nos travaux n'étant pas les mêmes, je ne puis dire que j'ai vécu de sa vie ; cependant l'annonce de cette mort me saisit au cœur, un grand vide se faisait en moi. Puis je lisais dans les journaux anglais et français, protestants et catholiques, j'entendais de toutes parts des réflexions qui me faisaient comprendre que je n'éprouvais que les sentiments de tout le monde.

Aux funérailles, le pays était là, l'Église, l'État, les grands, le peuple. On sentait qu'une partie de nous-mêmes nous avait quittés. On déployait un zèle, un luxe, une pompe exagérée peut-être dans ces funérailles, mais on croyait ne pouvoir trop faire, il semblait qu'on s'honorait soi-même en rendant ces hommages aux restes de l'humble curé.

Ces triomphes de la mort qui suivaient de si près ces autres triomphes qu'avait remportés Mgr Labelle dans son voyage à travers la France, notre mère patrie, et à Rome même, la patrie de tous les fidèles, comment peut-on les expliquer ?